

ISABELLE DEBRUYS

ÉCHEC & BLATTES

roman noir

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

© Isabelle Debruys

ISBN : 979-10-359-3311-1

Dépôt légal : mars 2020

Chapitre 1

Je fonce à toute allure et je ne vais pas m'arrêter. Pas de mon propre chef, en tous les cas. Je n'ai même pas le pied sur la pédale du frein. J'ai écrasé celle de l'accélérateur à la sortie du dernier virage et maintenant j'attends, confortablement installé dans mon siège chauffant, les bras croisés sur mon costume. La route est toute droite jusqu'au bout.

C'est réjouissant de donner de la substance à un fantasme d'enfant. Je vole pour de vrai, dans ma voiture, ma superbe BM ultra puissante que j'ai gagnée à la sueur de mon cerveau et de la peur des autres. Je suis cadre – je pourrais presque dire « j'étais », vu le peu de temps qu'il me reste – cadre supérieur, un très bon, un excellent. Dans le milieu, je passe pour un tueur : on m'appelle « le requin ». Mais fini, les eaux troubles : je file à fond la caisse dans ma belle voiture silencieuse et je vais m'enrouler autour d'un arbre. Je dis « enrouler » pour faire moins dramatique, mais il est plus probable que je vais m'écraser dessus comme un boulet de canon, que sous le choc l'arbre va se rompre et la voiture se disloquer. Et exploser. Il ne restera rien.

Je me demande si ma vie va me défiler devant les yeux. Il paraît que les secondes durent à n'en plus finir. On

va voir si c'est vrai. Cela ne me déplairait pas. Je n'ai jamais eu le temps de rien. Encore moins celui de le perdre.

C'est bizarre, j'aperçois des oiseaux. Je veux dire, très distinctement, dans le halo des phares. Des moineaux posés sur une branche, qui sautillent en piaillant. Alors que je roule à deux cent dix kilomètres heure. Leurs becs s'ouvrent, puis se ferment, et leurs minuscules griffes se rétractent sur la branche à chaque petit saut. Ce serait vrai, cette histoire de relativité ? Je sais que c'est vrai, comme tout le monde, mais ce n'est pas pareil de la voir en action. Je réalise que la jonction vie-mort produit le même effet que si on allait à la vitesse de la lumière ! D'un seul coup, le temps se disjoint, s'étire tel un élastique comme pour nous donner de l'élan et nous catapulte de l'autre côté. Moi qui n'ai jamais pris le temps de m'attarder sur quoi que ce soit qui ne me servait à rien, voilà que je suis intrigué par deux piafs. On les croit stupides à cause de leur cervelle minuscule et de leur regard niais, mais je connais des tas de gens bien moins futés que des corbeaux. Ou même que des chèvres. Leurs capacités cognitives sont plus élaborées qu'elles n'en ont l'air. Je ne me fie jamais aux airs bêtes.

Comme ceux de Viviane, mon assistante, qui préfère ignorer ses merveilleux talents et se calfeutre derrière sa mine de ne pas y toucher. Elle ne va pas tarder à découvrir que sous ses airs de dinde ébréchée se cache un prédateur de la pire espèce.

En parlant de gens, qu'on se rassure, la route est déserte. Ce n'est pas que l'imminence de ma mort me rende courtois avec la vie des autres. J'ai juste fait en sorte qu'il n'y ait aucun grain de sable. Je suis au nord de Lyon, en pleine forêt de la Réna, à quelques kilomètres du village où habitaient mes géniteurs. La petite départementale est empruntée par un tracteur de temps à autre et, le dimanche, par des familles à bicyclette qui se trimballet en zigzags comme un serpent qui aurait bu un verre de trop. On n'est pas dimanche, on est lundi et il est trois heures du matin. La campagne est glacée en ce début d'hiver. Si je baissais les fenêtres, j'entendrais sans doute les cris frigorifiés des moineaux car j'arrive tout doucement à leur hauteur. Mais je monte le volume de la radio au maximum. C'est inaudible, ça parle, c'est tout ce que je sais : mes stations pré-enregistrées vont toujours à l'essentiel, les infos et la bourse. Je diminue un peu le son histoire d'entendre les dernières nouvelles du monde avant de le quitter. Des inondations à l'autre bout de la terre, un séisme de grande envergure, une centrale qui explose et des milliers de morts, le tout à grand renfort de bruits de sirènes en fond sonore. Je hausse les épaules : aucune affaire en cours en Asie. Puis je réalise que de toute façon, je vais mourir, et j'éclate de rire.

Hilare, je gratifie d'un grand sourire la caméra fixée au plafond. Elle m'enregistre en temps réel. Les données sont envoyées en direct sur un serveur où elles seront récupérées sans difficulté. J'exécute dans sa direction mon petit signe de

la main droite pour qu'on voie bien ma chevalière, au cas où on aurait du mal à m'identifier : les doigts tendus et légèrement resserrés, j'effectue trois battements secs comme si je chassais des mouches, tout en regardant ailleurs. Ce dédain impose le silence et l'obéissance. Ça marche à tous les coups.

J'ai laissé un petit carnet bien en évidence sur mon bureau, avec mes instructions. Dans mon coffre à la maison, où ils iront forcément – « ils », ce sont les mous du cerveau pour lesquels je travaille et que ma mort va achever de liquéfier car elle arrive au pire moment – « ils » trouveront un testament olographe que j'ai écrit hier soir. Peut-être aurais-je dû l'antidater. Qu'on ne croie pas que j'ai agi sous le coup de l'émotion. Cette pensée déclenche un nouveau fou rire : pour qui me connaît, c'est un soupçon risible. Un requin émotif, elle est bien bonne !

L'œil atone de la caméra enregistre mon visage ravi. Non, évidemment que non, je n'ai pas « cédé à une émotion ». D'abord, je ne « cède » pas. Et ensuite, je ne vois pas quelle émotion. Elles empêtrent leurs proies dans leurs filets puis elles fabriquent des illusions en béton armé qui leur font prendre des vessies pour des lanternes. Je ne suis pas un requin de dessin animé. Je suis de ceux aux dents aiguisées et à l'œil acéré qui reniflent le sang bien avant qu'il ne se répande.

Il est 03h02. J'ai quitté Marly il y a à peine deux heures. L'allée du domaine était plongée dans le noir. Sur les bords, l'ombre massive des arbres alourdissait la lumière des

phares. Je roulais lentement. Le gravier faisait un crissement étrange dans le noir, comme des dents écrasées. En débouchant sur la route, j'ai jeté un œil dans le rétroviseur pendant que le portail se refermait. Puis j'ai accéléré brutalement, et les petits ronds de lumière au pied des lampadaires ont formé un long ruban blanc sur le trottoir.

La campagne est désertique et les arbres malingres figés dans le froid. En dehors des oiseaux qui me regardent, il n'y a pas âme qui vive. Malgré moi, je repense à ma vie. Comme quoi, c'est inévitable. Il faut dire qu'on a tout, mais alors tout le temps, de repartir en arrière. Il suffit de s'apprêter à mourir pour qu'il arrête aussitôt de passer. C'est très cruel pour qui est soudain envahi par les regrets. Ou les remords. Ou je ne sais quoi d'inutile.

Au début, j'ai joué au sauveur : j'achetais des entreprises moribondes, les retapais et les revendais par petits bouts après avoir congédié les gens. En réalité, on disait les « unités de production ». Puis j'ai trouvé beaucoup plus lucratif et mille fois plus réjouissant : la bourse. J'avais décidé que ce serait Londres ou New York. Un terrain de jeu à ma mesure, c'est-à-dire complètement démesuré. J'ai traversé l'Atlantique. Là-bas, la vie est disproportionnée. Et plus quelque chose vit, mieux on sent la vie en partir. Ils ont encore un parquet, à l'ancienne, où résonnent les cris de jeunes loups au bord de la crise de nerf. Ça palpite, ça se consume et ça se contorsionne. Les cervelles grillent, exultent, s'enlisent, reviennent à la vie ou sombrent dans une

indifférence acérée. J'ai sauté dans un costume de trader et me suis lancé dans la bataille, m'emparant d'entreprises dont le cours était sous-évalué, les disséquant, isolant les divisions les plus rentables — les « bijoux de la couronne » comme disent les Américains — que je revendais à prix d'or et le reste au plus offrant. Parfois, je jouais au chevalier blanc. Parfois, au noir. C'est curieux comme le vocabulaire des spéculateurs sort tout droit des contes. Chevalier blanc, chevalier noir et même chevalier gris, suivant qu'ils jouent en défense ou en attaque. Je passais de l'un à l'autre au gré de mes humeurs. Soit, tout de blanc vêtu, je venais au secours de la « belle au bois dormant » — l'entreprise surprise dans son sommeil par le raider qui s'était jeté sur ses actions comme un mort de faim — soit, en noir de pied en cap, j'étais le prédateur et m'en donnais à cœur joie. S'ensuivait un jeu très peu chevaleresque qui consistait à gagner le plus d'argent possible en faisant monter les enchères. Je suis devenu un champion du « greenmailing » : un maître-chanteur au billet vert hors pair. En quelques mois, j'ai quitté le West Side pour emménager dans le quartier huppé de l'Upper East Side sous l'œil appréciateur de mes collègues, dans un duplex presque entièrement cerné de parois vitrées, au dernier étage d'un building. Le krach d'octobre 1987 étant passé par là, je n'ai heureusement pas eu besoin d'arborer, en signe de réussite, des bretelles multicolores de plus en plus voyantes. Elles avaient disparu en même temps que les yuppies qui les portaient. C'était, de toute façon, une faute de goût impardonnable.

Ceux qui leur ont succédé n'en ont pas plus mais le cachent mieux. Les plus riches, les plus audacieux ou les plus admirés (généralement ce sont les mêmes) filaient dans les Hamptons le temps d'un week-end, participaient à des tournois de golf et à des galas divers, puis revenaient plus vaillants que jamais vendre des titres qu'ils n'avaient pas pour les racheter beaucoup plus cher. Le palpitant atteint des sommets inégalés et l'adrénaline avec, à la limite du supportable. C'est jubilatoire, cela ruine les nerfs, écume un compte en banque ou le fait imploser en quelques secondes, et procure le plaisir le plus aigu qui soit.

Puis j'en ai eu marre. De New York, des Américains, de la Bourse, des whoopies colmatés de crème et des rufle cakes qui en dégouлинаient, et je suis rentré en France. J'avais trouvé ma vocation.

La mise à mort, ça se pense. Il faut du style. Savoir regarder chaque condamné droit dans les yeux d'un air affable. Plusieurs secondes, c'est très long, dans certaines circonstances. Jamais, pourtant, ils ne savouraient ce moment unique, obnubilés qu'ils étaient par leurs raisons d'avoir peur.

Coup d'œil dans le rétroviseur. Mon sourire fait apparaître de petites rides légères aux coins de mes yeux. Je fais le regard doux et velouté. Je comprends les femmes qui ont succombé : il est terrible. Je me recale dans mon fauteuil et songe à mes victoires. Il faut toujours avoir quelques coups d'avance et savoir s'adapter en cas de surprise. Il arrive que

le futur mort se rebelle, dans un dernier sursaut. Rébellion inutile mais j'adore. Il faut aussi aimer prendre son temps, faire durer, souffler le chaud et le froid, lambiner, donner une infime raison d'espérer puis asséner un coup de grâce qui n'en sera finalement pas un, et tout recommencer. C'est tellement prévisible, quelqu'un qui espère. Il a beau se faire avoir, il croit tout de même que la prochaine fois, une planche de salut surgira comme par magie. Ou que j'aurai pitié.

Prendre son temps, c'est tout un art. Alors que se ruer tête la première, quitte à tout saccager en chemin et en perdre la tête au passage, est aussi primitif que ridicule. Et contrairement à ce qu'on dit, le ridicule tue.

La voiture n'en finit pas de rouler. Kafka avait raison : l'éternité, vers la fin, c'est long. Je pourrais suivre du doigt les méandres rugueux sur l'écorce des bouleaux et compter les brins d'herbe, si je voulais. Vivement que j'arrive à la maison. Ce doit être une ruine maintenant. À l'époque, elle n'était déjà pas reluisante. Du lichen poussait çà et là entre les pierres, la gouttière fatiguée s'affalait sur un côté, à la bordure du toit, et laissait passer l'eau à gros bouillons à chaque fois qu'il pleuvait. Le Vieux n'avait plus l'énergie de réparer et n'aurait jamais demandé à mon père de lui donner un coup de main. Trop fier. Par temps d'orage, ça fuyait

dans le grenier et ça gouttait sur la table à manger. Une grosse table en chêne qui venait des arrière-grands-parents et qui en avait vu d'autres. La Vieille mettait une bassine et ils mangeaient avec les plocs, plocs de l'eau qui suintait du plafond. Dans le froid. Le chauffage, ça coûte, disait le Vieux. D'ailleurs, il avait fait enlever la chaudière des années plus tôt et fait installer un poêle à bois à la place, qui trônait, tout noir, au milieu de la pièce. Après tout, la chaleur, ça monte. Mais les chambres étaient tout de même glaciales. Il l'allumait l'hiver et l'éteignait dès la fin des gelées. C'était une force de la nature, le Vieux. Il aurait survécu en Antarctique vêtu de peaux de bêtes. La Vieille, en revanche, était toute frêle. C'était à se demander comment elle résistait. Au froid, et à tout le reste.

J'ai passé là-bas toutes mes vacances, tous mes week-ends, de deux à six ans. Histoire que mes parents ne m'aient pas dans les jambes pendant qu'ils s'acharnaient à gagner trois francs, six sous dans leur épicerie d'appoint paumée au beau milieu de nulle part. Ils me déposaient et repartaient aussitôt. Mon père ne coupait même pas le moteur. Il grommelait à ma mère : « Allez, on n'a pas tout le temps », elle ouvrait la porte depuis l'intérieur en se retournant sur son siège, la poussait du bout des doigts pour que je saute et il redémarrait. Le bras de ma mère s'agitait mécaniquement par la fenêtre mais il disparaissait très vite car la route fait un coude. C'est là que je vais aller m'encastrer, d'ailleurs. En plein sur le muret délabré. Je vais le pulvériser. Peut-être

même que je vais atteindre la petite mare juste derrière. Elle doit être gelée en cette saison. Au printemps, j'y pêchais des têtards sous la surveillance molle de la Vieille. Coup d'œil à l'horloge : 03h03. Température : -8. Ce n'est pas la double haie de bouleaux qui va m'arrêter. Vu ma vitesse, ils vont se briser comme des allumettes. Deux secondes plus tard, ce sera un vrai feu d'artifice. J'espère bien que la baraque va cramer du sol au plafond.

Comme je ne sais pas quoi faire, j'ouvre la main aussi grand que je peux sur l'accoudoir, pose mon pouce à l'extrémité, le fais rejoindre mon petit doigt, et recommence. Presque trois séries en longueur. Il doit faire soixante centimètres. Dehors, le vent s'est levé, mais les arbres ne tremblent pas. On dirait que tout mouvement a totalement cessé. Pourtant non, une infime oscillation courbe très lentement les branches. Je crois que plus j'approche de l'impact, plus le temps ralentit. Quand tout sera totalement immobile, boum, ce sera fini.

Quand je pense à tout ce temps perdu à me morfondre chez les Vieux ; où ça sentait le rance ; où il n'y avait de l'eau chaude que si le Vieux allumait le chauffe-eau ; où je tournais en rond dans une cour bétonnée ou allais bêcher le jardin de l'autre côté de la route pour qu'Il plante ses salades quand il m'a interdit d'aller à la mare. À six ans, quand j'ai promis-juré à mes parents que je ne sortirais pas de ma chambre pendant qu'ils travaillaient, qu'ils ne me verraient même pas si je ne retournais pas là-bas, mon père a

répliqué : « Tu viendras avec moi, au lieu de bayer aux corneilles ». Debout à cinq heures trente, bien plus tôt que lorsque j'allais en classe. Il ouvrait brusquement la porte de ma chambre, m'attrapait une jambe et la secouait comme un jambon. On avalait le petit-déjeuner à la va-vite et on partait en camionnette chez des fournisseurs ou chez des clients. Car il avait décidé de livrer quand son petit chiffre avait plongé : une zone commerciale avait poussé à quelques kilomètres de là. Du coup, ils ouvraient sept jours sur sept, toute l'année. Pendant qu'au retour on rangeait cageots et cartons, ma mère pointait scrupuleusement le stock. Je devais rester à l'arrière et passer les colis à mon père qui me traitait d'empoté et de fillette parce que je n'allais pas assez vite. Dès qu'il avait récupéré une caisse sur son diable, je me précipitais pour essayer de déloger la suivante. Mais j'avais beau faire, elle ne bougeait pas d'un iota. Je reprenais mon souffle et je redoublais d'efforts. Pas pour atteindre le bord à temps. Je me fichais qu'il m'enguirlande. Quand il revenait, ses gros sourcils sombres froncés comme s'il croyait m'impressionner, je le regardais bien en face. Tu vas faire quoi maintenant ? Râler ? Me flanquer une torgnole comme ton Vieux avec ta Vieille ? Lui, il la cogne à coups de botte, de manche de pelle, suivant ce qu'il a sous la main ou sur les pieds. Des sabots, parfois. Bien crottés et bien lourds qui lui font de grosses auréoles bleuâtres et verdâtres sur les jambes. Uniquement parce qu'il aurait peur de la tuer s'il les lui flanquait dans le ventre. Il a besoin d'elle, ton Vieux. Ne serait-ce que pour lui

faire à bouffer. Je le fixais du haut de mes six, huit, dix ans, droit comme un i et prêt à en découdre, les poings déjà serrés. Il sautait d'un bond dans la camionnette, me poussait d'une bourrade, déplaçait la caisse jusqu'au bord d'un ou deux coups de pied, ressautait à terre et la déposait sur le diable en pestant que je ne servais à rien. Puis il repartait vers l'arrière-boutique, mon regard planté comme un pieu dans le dos. Quand j'ai pris de la force, il a cessé de grogner. Il se contentait de faire des gestes du menton pour m'indiquer quel cageot prendre. Un pauvre type. Avec une vie de pauvre type et la femme qui va avec.

Et la bagnole. Et les vacances. Ils en ont pris une seule fois. Par je ne sais quelle lubie, ils avaient décidé d'aller en Espagne durant la semaine sainte alors qu'ils étaient aussi croyants que des poules. Onze heures de trajet dans la vieille Simca 1100 Spécial et son moteur à bout, dans l'air moite et gris de la route et une chaleur de four. Mon père regardait droit devant lui, les mains crispées sur le volant en plastique dur ; ma mère regardait par sa vitre, comme absorbée par le paysage. Pour m'occuper, je basculais d'une fesse à l'autre sur la banquette arrière défoncée par les tonnes de matériel qu'elle avait supportées. Onze heures de trajet dans cette voiture bringuebalante d'un bleu délavé par les hivers et les coups du soleil. Onze heures depuis notre petit bled au nord de Lyon pour atterrir dans un hôtel taciturne de la province de Murcie.

— C'est un peu loin du centre, s'était plainte ma mère de sa voix de sauterelle.

— C'est trente minutes jusqu'à la procession, avait répondu mon père. Tu vois, regarde, c'est pas loin, avait-il continué en ouvrant son guide à la page cornée.

— Et on va faire comment, pour le chemin ?

— Il y a un plan. Et puis je ne suis pas plus bête qu'un autre.

— Frédéric, tu passes devant, avait-elle déclaré en me poussant avec la pointe de sa valise. Tu leur parleras, à la réception. Tu leur diras qu'on a une réservation.

— Je fais allemand, pas espagnol.

Elle avait haussé les épaules et avait continué de me piquer dans le dos pour que je prenne la tête de notre minable cortège. Ils étaient ravis de leur chambre au papier peint verdâtre, qui ouvrait sur une cour sombre qu'on apercevait si on se risquait à écarter des rideaux ficelle rendus gris par des années de tabac. Quant à moi, j'avais hérité d'un réduit au fond du couloir, à l'opposé de la salle de bain commune à tout l'étage.

J'aurais dû tirer ma révérence bien plus tôt avec des géniteurs pareils. Pourtant, d'une certaine façon, c'est à eux et à leurs vacances saintes que je dois ma réussite, car il s'est produit une drôle de chose. On était plantés sur le trottoir au milieu d'une foule dense qui scrutait le bout de la rue, le souffle suspendu, presque coupé et en même temps

démesurément gonflé par l'attente. Cela faisait des heures qu'on attendait. Ma mère craignant de manquer le début, on était partis avec trois heures d'avance. Enfin, au loin, on avait distingué de longues robes blanches, d'autres noires, surmontées de grands chapeaux pointus qui ondulaient mécaniquement au son d'un tambour lent. Au niveau des épaules, un immense Christ crucifié se balançait. Un murmure avait survolé les têtes, une sorte de ferveur s'était mise à gronder, s'amplifiant, devenant plus compacte à chaque seconde. Comme la procession approchait, le tambour résonnait de plus en plus fort, faisant vibrer les cages thoraciques qui menaçaient de s'effondrer. Mon rythme cardiaque s'est alors dérégulé, comme synchronisé sur celui, lancinant, du tambour. Le sang me battait dans les oreilles, ma tête a commencé à tourner et l'air, soudain, m'a manqué. J'ai bien cru que j'allais mourir d'un rétrécissement du cœur et, sans vouloir me chercher d'excuses pour ce que j'ai fait plus tard dans ma vie, je crois bien qu'il n'a jamais retrouvé sa taille normale après ça. Dans un souffle, j'ai murmuré : « il faut que je parte », avant de m'éloigner en titubant vers les petites rues adjacentes où je me suis adossé à une maison. Ma mère a demandé : « Ça va ? » de sa voix suraiguë, mon père a bougonné : « Bon, alors, c'est quoi cette histoire ? » et j'ai prié pour qu'on ne retourne pas là-bas. Mais dégoûté par ma défaillance de gonzesse, il n'avait aucune intention de retourner sur les lieux. Sauf que mon père, c'était un

décérébré de première catégorie qui n'arrivait pas à la cheville de la gonzesse la plus affligeante.

C'est là, contre le mur en chaux de cette maison qui me raclait le dos, que j'ai pris ma décision. Ma vie serait un feu d'artifice et se terminerait avec panache. Une fin à ma mesure. Le contraire serait contre nature. Jamais je ne ressemblerais à « ça ». Sans compter que je suis bien content de ne pas perdre bêtement des mois à mourir. Il n'y a pas pire que de gâcher son temps. J'ai quarante-six ans et j'ai fait exactement ce que j'avais dit.

La maison ! Enfin, nous y voilà ! Je repense au coup de l'élastique : ça va peut-être vraiment faire comme une catapulte et, si ça se trouve, mes organes vont me remonter dans la gorge comme dans un vol supersonique.

La voiture, lancée à pleine vitesse, est allée tout droit dans le virage juste après avoir dépassé la maisonnette en ruines. Percutant de plein fouet la barrière en bois qui a volé en éclats, elle s'est encastrée dans la double rangée de bouleaux dans un hurlement aigu avant de terminer sa course coincée dans le vieux mur qui a résisté au choc. L'avant s'est ratatiné comme un accordéon, l'airbag a envoyé la tête du conducteur en arrière, lui brisant net le nez. Le volant, détaché de la colonne de direction, a été projeté vers le toit avant

de retomber lourdement sur le siège arrière où le haut du corps s'est retrouvé propulsé par un bout d'arbre arraché. Le coupe-circuit s'est enclenché immédiatement. Mais une chose curieuse s'est produite : deux explosions coup sur coup, et la voiture s'est embrasée comme une torche.

Chapitre 2

Viviane fixe la porte qui vient de claquer. La clef a fait un bruit sec, presque rageur, et le silence est retombé de tout son poids. Sa mère est en colère. Cela fait des années que ça dure. Elle a renoncé à savoir pourquoi et s'est habituée. Tout a commencé quand elle a eu six ans. Elle en a quatorze. Huit ans d'agacement, d'énervement, d'impatience, et parfois une gifle qui part.

Peu à peu, l'obscurité estompe les formes qui l'entourent. On distingue encore, dans le coin, la petite table avec la chaise d'enfant. Le décor n'a pas changé depuis sa naissance. Le papier à grosses fleurs oranges et roses avait été choisi par sa mère. Elle avait du goût pour ce genre de chose : dix-sept ans à travailler pour un grossiste en fleurs coupées, ça donne le sens de l'esthétique.

À gauche de la porte fermée, on distingue encore très nettement les écritures au feutre qu'elle y avait lentement dessinées quelque huit ans plus tôt, la langue tirée et le visage concentré. Remplie de fierté d'être arrivée à former les lettres tout-en-attaché, elle avait contemplé son œuvre. Soulagée, aussi. Il ne restait que quelques semaines avant son entrée à l'école primaire. Elle était terrorisée à

l'idée de ne pas savoir écrire avant. Qu'on se moque d'elle. Sa mère lui avait dit des centaines de fois qu'elle n'était pas normale. Pas comme les autres petites filles. Bête. Et laide, par-dessus le marché. « Je me demande ce qu'on va faire de toi, tiens ». Pour ses six ans, son père lui avait installé son lit « de grande » sous le regard courroucé de sa mère. Il avait aussi réparé le pied de la petite chaise. Elle n'était pas bien haute pour son âge, ça ferait au moins l'année. Obsédée par son entrée au CP, elle avait fouillé le petit espace de rangement sous le bureau d'écolier. Vide. Pas même un bout de papier déchiré. Rien sur quoi écrire. D'ailleurs, avec quoi ? Il ne lui restait qu'un feutre survivant d'un vieux paquet. Au fil des jours, l'angoisse était montée. Elle y pensait tous les matins, toute la journée, tous les soirs, n'en dormait plus. Elle savait former les lettres, elle avait appris toute seule, le doigt levé en l'air. Mais *en vrai* ? Est-ce qu'elle saurait les faire *en vrai* ? Tout-en-attaché et sans se tromper ? Alors elle avait saisi le feutre.

La gifle était arrivée à toute volée. La seconde dans la foulée. Ses joues s'étaient embrasées et son crâne avait résonné sous le choc. Sa mère, tremblante de colère devant le mur offensé, était dressée devant elle, la main toujours

en l'air. Viviane s'était rapetissée sur le lino gris, les joues en feu mais soulagée : elle avait réussi !

Le papier peint n'avait jamais été remplacé. Goguenard, son forfait la narguait tous les soirs d'un air triomphant. Son lit était placé face à la porte, que sa mère fermait à double tour toutes les nuits. À peine avait-elle éteint que les ombres surgissaient. La lumière du réverbère, situé de l'autre côté de la rue juste devant sa fenêtre, attrapait les branches des platanes et les projetait dans la pièce. Elles se déployaient aussitôt en immenses mains aux ongles crochus, ratissaient les murs et glissaient sur les trois mots tout-en-attaché qui fondaient de terreur dans l'obscurité. Viviane se ratatinait sous ses draps, les yeux écarquillés de peur, et ne cédait au sommeil qu'au petit matin quand l'aube venait enfin à bout des ombres.

Ces nuits courtes avaient fini par creuser sous ses yeux des cernes qui l'avaient accompagnée durant des années. Sa mauvaise mine et son corps maigrichon lui donnaient un air maladif qui gardait à distance ses camarades de classe. Heureusement, elle n'était pas bonne à l'école, ce qui aurait sans aucun doute achevé de l'ostraciser. Finalement, une petite fille touchée, peut-être, par sa médiocrité, l'avait prise sous son aile et intégrée

à son groupe de copines qui, bon gré, mal gré, avaient fini par accepter sa présence dans leurs jeux et leurs anniversaires. Magali. Sans « e », annonçait-elle farouchement à l'appel de son nom au début de chaque cours. Magali-sans-« e » avait été sa meilleure amie jusqu'au collège. Ensuite, elle avait changé. Comme toutes les autres. Leurs centres d'intérêt venaient brusquement d'évoluer. Mais les garçons n'intéressaient pas Viviane. Avec sa maigreur et sa cicatrice qui lui coupait le sourcil en deux, elle n'avait pas grand chose à offrir aux regards fanfarons. Sans compter ses crises d'asthme qui s'étaient déclenchées au CP et ne semblaient pas vouloir se calmer. Elle n'en avait jamais eu en dehors de la maison mais tremblait à l'idée que l'une d'elles ne la fauche en pleine salle de classe ou, pire, au beau milieu de la cour. Elle passait donc prudemment les récréations debout contre un mur sous les arcades, loin de tous et effacée dans l'ombre. En classe, elle se posait tout au fond, tellement collée au mur que les professeurs oubliaient qu'elle était là sitôt avait-elle répondu à l'appel de son nom. Gounod, Viviane. Présente.

À peine mais déjà trop.

Elle pose la main sur les plis de sa jupe à carreaux et les triture doucement. Ses chaussures

trop petites lui font mal et le col rond de son chemisier lui serre le cou. Elle a quatorze ans. Habillée comme une fillette. C'est sa mère qui décide. « Tu n'as qu'à pas grandir aussi vite » assène sa voix acide.

De l'autre côté de la porte, la mère s'adosse contre le mur, une main sur sa belle poitrine. Elle a la nausée. Elle a beau faire, c'est voué à l'échec. La gamine se développe. Une adolescente, déjà. Avec des formes. Elle les voit : ça commence à pointer. Un soulagement tout de même : Viviane ne semble pas se hâter de se transformer en femme. La seule pensée de ce mot fait frémir la mère. Heureusement, sa fille semble avoir compris : son corps est à la traîne. On dirait encore une gosse, même sans l'accoutrement de petite fille. Elle est maigrelette à cause de l'asthme – une bénédiction, cette maladie. Et aussi parce qu'elle ne mange pas grand chose. Cela aussi, ça l'agace. On va dire qu'elle ne la nourrit pas.

Et voilà qu'elle a atteint l'âge où on se rebiffe.
Qu'elle essaie.

Elle ferme les yeux comme pour anéantir cette vision de cauchemar. Des souvenirs de Viviane bébé se profilent dans sa mémoire et son visage, éclairé d'un sourire qui la rendrait presque jolie, se radoucit. Mais les images changent. D'un coup, Viviane a quatre ans et lui fait coucou dans son ciré rouge. C'était trois jours avant l'accident de bidet qui lui avait fendu le sourcil. Comme si elle avait besoin de ça. Une seconde plus tard, elle a une queue de cheval et son visage s'est allongé. Onze ans. Assise à la table de la cuisine, les sourcils froncés sous l'effet de la concentration, elle dessine au compas des ronds de diverses tailles sur une feuille de papier. Au moment où elle relève la tête et que son regard croise celui de sa mère, toutes deux sont propulsées deux années plus tard au milieu du jardin. Debout près d'elle, Viviane porte une bassine de linge et lui tend des vêtements. Soudainement, elle s'effondre. Sa mère la regarde sans bouger. La gosse la dépasse déjà en taille. À treize ans. De qui elle tient ? Son mari n'est pas grand et elle-même mesure à peine un mètre soixante. Elle se penche vers le corps inanimé dans l'herbe. La respiration est faible et sifflante. Exaspérée, elle fourrage dans sa poche, en sort un flacon de Ventoline et lui colle l'embout contre la bouche. Quelques minutes plus tard, elles avancent

péniblement vers la maison comme un monstre difforme. Le père les regarde passer sans mot dire. Sa femme a le sourire. Elle est incroyable. Lui, ça le tétanise, les crises de leur fille. De toute façon, c'est une affaire de femme, lui répète son épouse.

Et de femme, ici, il n'y en a qu'une.

Viviane a trente-et-un ans. Les choses n'ont guère changé. Si, une différence : depuis qu'elle a quitté Caen, ce n'est plus sa mère qui lui coupe les cheveux. Quand elle était arrivée en région parisienne, elle avait conservé l'habitude de les porter très court, sans les dégrader – la coiffeuse l'avait regardée d'un air horrifié mais avait obtempéré devant son air déterminé. Une coupe, c'est fait pour raccourcir, pas pour faire joli. De toute façon, elle n'est pas jolie. « Ma pauvre fille », se lamentait sa mère. « Je ne sais pas de qui tu tiens, mais tu n'as pas eu de chance à la sortie. Remarque, hein, moi non plus. Les forceps, merci ! En plein mois d'août, en plus. Je peux te dire que j'avais hâte que tu sortes. Tu étais rouge et boursoufflée avec la tête toute allongée. On aurait dit un chorizo ».

Viviane se penche vers la glace de sa salle de bain et effleure du doigt la cicatrice qui lui fend l'extrémité du sourcil gauche. Elle est courte mais large d'un bon demi-centimètre. Elle n'a aucun souvenir de sa chute. Juste que sa mère était là, à côté du vieux bidet en fonte.

Chapitre 3

– C'est terrible...

Le bâtiment, qui bourdonne d'ordinaire comme une ruche, est désert à cette heure. Au neuvième étage, les deux visages juvéniles affichent un air préoccupé. Ils ont vingt-cinq ans, l'œil aussi affûté qu'une lame de rasoir et tout luisant d'excitation de se retrouver là, à une heure si inhabituelle. Ils sont parfaits dans leur tenue stricte, sans même la marque de l'oreiller sur la joue alors qu'ils ont été tirés de leur sommeil à 05h15. La nouvelle de l'accident s'est propagée comme une traînée de poudre. Un tracteur qui passe sur la départementale, le chauffeur éberlué devant l'amas brûlant écrabouillé, des sirènes, des coups de téléphone, tout le monde en ébullition et le tocsin sonné chez les deux collaborateurs du mort, tout cela en moins de deux heures. L'un d'eux est assis sur le bras d'un fauteuil à l'angle du couloir devant la salle de conférences. Celui qui est resté debout regarde sa montre – une Breitling dont il ne se sépare jamais et qu'il est allé acheter tout spécialement à Genève.

– Café ?

Ils scrutent par réflexe les portes des ascenseurs puis poursuivent leur chemin, satisfaits d'être les seuls à avoir été convoqués pour ce qu'on peut, sans nul doute, appeler une réunion de crise. À peine le téléphone raccroché, ils avaient sauté dans leur costume et filé au siège. Arrivés sur le parking en même temps, ils avaient pris l'ascenseur en silence, l'un regardant le plafond, l'autre ses chaussures brillantes, les portes s'étaient ouvertes sans un bruit et ils avaient suivi les couloirs vides d'un pas vif jusqu'à la grande salle de conférences. Il n'y sont jamais entrés. On distingue trois ombres derrière les parois semi transparentes mais aucun son n'en sort. De retour de la machine à café, ils boivent à petites gorgées le liquide bouillant sans plus échanger un mot.

Damien, la main sur sa Breitling, semble impassible. Son visage est lisse comme celui d'un bébé et ses traits aussi expressifs qu'un bout de plastique. Jocelyn, en revanche, est fébrile. Son cerveau fait des bonds dans tous les sens. Si c'est la crise, où est leur patron ? Déjà à l'intérieur ? Pour qu'on les ait appelés, lui et ce serpent de Damien, c'est grave. Ils auraient commis une erreur ? Ça y est, il transpire. Bref coup d'œil à son acolyte : rien, il est tout sec. À chaque fois, c'est pareil. Depuis qu'il est gosse, il se vide de son eau dès qu'il est